**Gueroult**: « Que veut dire Descartes ? Ceci tout simplement : Que sais-je si je ne me trompe pas lorsque je crois être Descartes ? Des fous ne se croient-ils pas être une cruche, Louis XIII ou le Cardinal ? Le Malin Génie ne peut-il pas m’abuser sur ma propre individualité ? Mercure ne réussit-il pas, pour un instant, à faire douter Sosie de son identité personnelle ? Mais, pour que je sois trompé en l’espèce, tant faut-il à tout le moins que je pense ; et puisque je pense, je suis, car pour penser il faut être. Bref, pour être trompé sur moi-même, il n’est pas nécessaire que je sois Sosie, Descartes, le Cardinal, ni tel individu, ni même un individu ou une personne en général, mais simplement que je sois une « chose pensante », c’est-à-dire un moi ou un sujet pensant en général : une essence pensante quelconque » (*Descartes selon l’ordre des raisons,* Aubier, 1953, t. I, p. 54, note 8, cité par Descombes *Le parler de soi*, p. 65)

**Husserl** « On peut dire que l’*epochè* est la méthode universelle et radicale par laquelle je me saisis comme moi pur, avec la vie de conscience pure qui m’est propre, vie dans et par laquelle le monde objectif tout entier existe pour moi, tel justement qu’il existe pour moi. Tout ce qui est « monde », tout être spatial et temporel existe pour moi, c’est-à-dire vaut pour moi, du fait même que j’en fais l’expéreicne, le perçois, le remémore, y pense de quelque manière, porte sur lui des jugements d’existence ou de valeur, le désire, et ainsi de suite. Tout cela, Descartes le désigne, on le sait, par le terme de *cogito.*

(…) Si je me place au dessus de cette vie tout entière et m’abstiens d’effectuer la moindre croyance existentielle qui pose « le monde » comme existant, si je vise exclusivement cette vie elle-même, dans la mesure où elle est conscience *de* « ce » monde, alors je me retrouve en tant qu’*ego* pur avec le courant pur de mes *cogitationes*. (*Méditations Cartésiennes* I, §8)

« …on ne devra penser à aucun titre que, dans notre moi pur apodictique, nous ayons réussi à sauver une petite parcelle du monde, parcelle qui, pour le moi philosophique, serait la seule chose du monde non sujette au doute, et qu’il s’agisse maintenant de reconquérir, par des déductions bien menées et suivant les principes innés à l’*ego*, tout le reste du monde.

Malheureusement, c’est ce qui arrive à Descartes, par suite d’une confusion, qui semble peu importante, mais n’en est que plus funeste, qui fait de l’*ego* une *substantia cogitans* séparée, un *mens sive animus* humain, point de départ de raisonnements de causalité. C’est cette confusion qui a fait de Descartes le père de ce contresens philosophique qu’est le réalisme transcendantal… C’est pourquoi, ayant, en un certain sens, déjà fait la plus grande des découvertes, Descartes n’en saisit pas le sens propre, celui de la subjectivité transcendantale. Il ne franchit pas le portique qui mène à la philosophie transcendantale véritable » (Ibid. §10)

« Si je garde dans sa pureté ce qui, par la libre *epochè* à l’égard de l’existence du monde empirique, s’offre à mon regard à moi, sujet méditant, je saisis un fait significatif : c’est que moi-même et ma vie propre demeurent intacts (quant à la position de leur être qui reste valable) quoi qu’il en soit de l’existence ou de la non-existence du monde, et que puisse être le jugement que je porterai sur ce sujet. Ce moi et sa vie psychique, que je garde nécessairement malgré l’*épochè*, ne sont pas une partie du monde ; et si ce moi dit : Je suis, *Ego cogito*, cela ne veut plus dire : Je, en tant que cet homme, suis. « Moi », ce n’est plus l’homme qui se saisit dans l’intuition naturelle de soi en tant qu’homme naturel, ni encore l’homme qui, limité par abstraction aux données pures de l’expérience « interne » et purement psychologique, saisit son propre *mens sive animus sive intellectus,* ni même l’âme elle-même prise séparément. Dans ce mode d’aperception « naturelle », moi et tous les autres hommes servent d’objet aux sciences positives ou objectives au sens ordinaire du terme, telles la biologie, l’anthropologie et la *psychologie* empirique. La vie psychique dont parle la psychologie, a toujours été conçue comme vie psychique *dans le monde*. Cela vaut manifestement aussi pour ma vie propre, telle que nous pouvons la saisir et l’analyser dans *l’expérience purement interne*.

(…) Par l’*epochè* phénoménologique, je réduis mon moi humain nautrel et ma vie psychique – domaine de mon *expérience psychologique interne* – à mon moi transcendantal et phénoménologique, domaine de l’*expéreince interne transcendantale et phénoménologique*. Le monde objectif qui existe pour moi, qui a existé ou qui existera pour moi, ce monde objectif avec tous ses objets puise *en moi-même* … tout le sens et toute la valeur existentielle qu’il a pour moi ; il les puise dans mon *moi transcendantal*, que seule révèle l’*epochè* phénoménologique transcendantale » (*Ibid*. §11)

**Kant** *Critique de la raison pure*, Paralogismes de la raison pure

« (*Moi*), en tant que pensant, *Je* suis un objet du sens intime et m’appelle *âme*. Ce qui est un objet des sens extérieurs s’appelle *corps*. Le mot *moi/Je*, en tant qu’il désigne un être pensant, indique donc déjà l’objet de la psychologie : celle-ci peut être appelée science rationnelle de l’âme lorsque je ne veux savoir de l’âme rien de plus que ce qui, indépendamment de toute expérience (laquelle me détermine plus particulièrement et *in concreto*) peut être conclu de ce concept *moi/Je*, en tant qu’il se présente dans toute pensée » (A342/B400, Ak III, 263)

« l’expérience interne en général et sa possibilité, ou la perception en général et son rapport à une autre perception, ne peuvent être regardées comme des connaissances empiriques, si quelque distinction particulière ou quelque détermination n’est pas donnée empiriquement : on ne doit y voir qu’une connaissance de l’empirique en général, et cela rentre dans la recherche de toute expérience, recherche qui est assurément transcendantale »

*« Je pense*, voilà donc l’unique texte de la psychologie rationnelle, celui d’où elle doit tirer toute sa science. »

(Fondement des paralogismes) « cette simple représentation, vide par elle-même de tout contenu, *moi/Je*, dont on ne peut même pas dire qu’elle soit un concept, mais qui est une simple conscience accompagnant tous les concepts. Par ce « moi/Je », par cet « il », ou par cette « chose qui pense », on ne se représente rien de plus qu’un sujet transcendantal des pensées = X. Et ce sujet ne peut être connu que par les pensées, qui sont ses prédicats : isolément, nous ne pouvons en avoir le moindre concept. »

*Critique de la raison pure*, Analytique des concepts. Deuxième section,

« Le *je pense* doit pouvoir accompagner toutes mes représentations ; car autrement il y aurait en moi quelque chose de représenté, qui ne pourrait pas être pensé, ce qui revient à dire que la représentation serait impossible, ou du moins qu’elle ne serait rien pour moi. La représentation qui peut être donnée antérieurement à toute pensée se nomme *intuition*. Toute diversité d’éléments de l’intuition a donc un rapport nécessaire au *je pense*. Mais cette représentation est un acte de la *spontanéité*, c’est-à-dire qu’on ne saurait la regarder comme appartenant à la sensibilité. Je la nomme *aperception pure* pour la distinguer de l’*aperception empirique*, ou encore aperception originaire, parce que cette conscience de soi-même qui, en produisant la représentation *je pense*, doit pouvoir accompagner toutes les autres et qui est une et identique en toute conscience, ne peut plus être elle-même accompagnée d’aucune autre. » (§16, B132, Ak III 108-109)

« Les représentations diverses, données dans une certaine intuition, ne seraient pas toutes ensemble *mes* représentations, si toutes ensemble n’appartenaient à une conscience de soi. En tant qu’elles sont mes représentations (bien que je n’en aie pas conscience à ce titre), elles sont donc nécessairement conformes à la condition qui seule leur permet de se réunir en une conscience générale de soi, puisqu’autrement elles ne seraient pas pour moi » (*ibid*.)

« la conscience empirique qui accompagne différentes représentations est par elle-même éparpillée et sans relation avec l’identité du sujet. Cette relation ne s’opère donc pas encore par cela seul que chaque représentation est accompagnée d’une conscience ; il faut pour cela que *j’unisse*, l’une à l’autre et que j’aie conscience de leur synthèse. Ce n’est donc qu’à la condition de pouvoir lier *en une conscience* une diversité de représentations données qu’il m’est possible de représenter *l’identité de la conscience dans ces représentations mêmes*, c’est-à-dire que l’unité *analytique* de l’aperception n’est possible que dans la supposition de quelque unité *synthétique*. »

« le *moi*, comme représentation simple, ne donne point de diversité d’éléments : cette diversité ne peut être donnée que dans l’intuition, qui est distincte de cette représentation, et elle ne peut être pensée qu’à la condition d’être liée en une conscience ».

« J’ai donc conscience d’un moi identique, par rapport à la diversité des représentations qui me sont données dans une intuition puisque je les nomme toutes *mes* représentations et qu’elles n’en constituent qu’*une seule*. Or cela revient à dire que j’ai conscience d’une synthèse nécessaire *a priori* de ces représentations, et c’est là ce qui constitue l’unité synthétique originaire de l’aperception, à laquelle sont soumises toutes les représentations qui me sont données, mais à laquelle elles doivent être ramenées par le moyen d’une synthèse »

« L’unité transcendantale de l’aperception est celle qui réunit dans le concept d’un objet tout le divers donné dans une intuition. Aussi s’appelle-t-elle *objective* et il faut la distinguer de cette *unité subjective* de la conscience qui est une *détermination du sens intime* par laquelle sont empiriquement donnés, pour être ainsi liés, les divers éléments de l’intuition. Que je puisse avoir *empiriquement* conscience de ces éléments divers comme simultanés ou comme successifs, c’est ce qui dépend des circonstances ou de conditions empiriques. L’unité empirique de la conscience, par le moyen de l’association des représentations, se rapporte donc elle-même à un phénomène, et elle est tout à fait contingente. Au contraire, la forme pure de l’intuition dans le temps, comme intuition en général contenant divers éléments donnés, n’est soumise à l’unité originaire de la conscience que par le rapport nécessaire qui relie les éléments divers de l’intuition à un *je pense*, c’est-à-dire par la synthèse pure de l’entendement, servant *a priori* de principe à la synthèse empirique. Cette unité a seule une valeur objective ; l’unité empirique de l’aperception, que nous n’examinons pas ici, et qui d’ailleurs dérive de la première sous des conditions données *in concreto*, n’a qu’une valeur subjective. Un homme joint à la représentation d’un mot une certaine chose, tandis qu’un autre y attache autre chose ; l’unité de la conscience, dans ce qui est empirique, n’a point, relativement à ce qui est donné, une valeur nécessaire et universelle » (ibid. §18)

*Anthropologie* §1 (« De la connaissance de soi »)

Posséder le Je (*das Ich*) dans sa représentation : ce pouvoir élève l’homme infiniment au-dessus de tous les autres êtres vivants sur la terre. Par là, il est une personne ; et grâce à l’unité de la conscience dans tous les changements qui peuvent lui survenir, il est une seule et même personne, c’est-à-dire un être entièrement différent, par le rang et la dignité, de *choses* comme le sont les animaux sans raison, dont on peut disposer à sa guise ; et ceci, même lorsqu’il ne peut pas dire Je, car il l’a dans sa pensée ; ainsi toutes les langues, lorsqu’elles parlent à la première personne, doivent penser ce Je, même si elles ne l’expriment pas par un mot particulier. Car cette faculté (de penser) est l’entendement.

Il faut remarquer que l’enfant, qui sait déjà parler assez correctement, ne commence qu’assez tard (peut-être un après) à dire Je ; avant, il parle de soi à la troisième personne (Charles veut manger, marcher, etc.) ; et il semble que pour lui une lumière vienne de se lever quand il commence à dire Je ; à partir de ce jour, il ne revient jamais à l’autre manière de parler. Auparavant il ne faisait que se sentir ; maintenant il se pense »